

BLOUIN ARTINFO

L'art contemporain en mode brocante : Rob Pruitt et son Flea Market à La Monnaie de Paris



Photo : Marc Damage/Monnaie de Paris

Le Flea Market de Rob Pruitt à la Monnaie de Paris

Par Grégory Picard

Publié: 23 mai 2012



Rob Pruitt / © 2010 Roger Kisby

PARIS - L'événement de la Nuit des Musées 2012, qui a attiré plus de 2 millions de visiteurs dans les 1320 musées participants, ne se jouait ni au Louvre, ni Grand Palais, encore moins à Versailles, mais dans le cadre non moins prestigieux de la Monnaie de Paris, transformée pour l'occasion en bazar communautaire par Rob Pruitt, le grand metteur en scène néopop de la scène artistique contemporaine.

Après la cérémonie des Rob Pruitt Awards au Guggenheim (sorte d'Oscars ultraglamour et néanmoins défricheurs), l'artiste aux pandas scintillants a installé son cinquième « Flea Market » au sein de la plus ancienne institution parisienne, afin de « cartographier un réseau 'francocentrique' d'artistes », amis ou amis d'amis. Reprenant sur un mode parisien les principes participatifs, démocratiques, et



Jeton exclusif dessiné par Rob Pruitt /
Photo : Marc Damage/Monnaie de Paris

irrévérencieux de ses « Flea Markets » de la Frieze (2007) ou du Tate Modern (2009), le vide-grenier de La Monnaie a fait fureur, samedi dernier, en rassemblant pas moins de 80 artistes et agitateurs contemporains, ainsi qu'une foule compacte de visiteurs initiés ou non, branchés ou curieux, prêts à faire une bonne heure de queue en moyenne, afin d'accéder au grand raout arty de la soirée. Avec à la clef, peut-être, l'acquisition d'une pièce unique, cheap ou soignée, parfois signée et numérotée, pour un prix cassé.

Au-delà d'une recontextualisation de l'oeuvre au sein d'un bric-à-brac populaire, et d'une mise en relief du regard « culturel » sur toute création artistique, le « Flea Market » parisien revêtait pour Rob Pruitt un aspect communautaire renforcé, selon un système d'appel à candidature que l'artiste a laissé s'emballer. « Pour cette version française du Flea Market, j'ai fourni à Chiara Parisi (directrice des programmes culturels de la Monnaie, ndlr) une liste de personnes que je connaissais à Paris, et tout est parti de là. De cette manière, d'autres artistes ont été sollicités », commentait l'intéressé à la veille de l'événement. « Je me suis rendu compte, en arrivant ici, qu'Ange Leccia serait présent sur un des stands. C'est un de mes artistes préférés, je suis très heureux de rencontrer l'un de mes héros dans ce cadre décontracté, et de découvrir ce qu'il va vendre à sa table. »

Dans un décors de tables en bois pliantes encore vides, contrastant avec les dorures de la Cour de la Méridienne, Rob Pruitt laissait au concept le soin de se développer par lui-même, et d'affirmer – ou non – sa dimension critique. « On peut parler d'une performance, ou de théâtre, plutôt que d'une oeuvre d'art. (...) Quand j'avais organisé un Flea Market à la Frieze, il y a quatre ans, il s'agissait vraiment d'un commentaire très direct sur l'art en tant que commerce. Imaginez une foire d'art dans laquelle des gens essaient de vendre des oeuvres entre 50 000 et un million de dollars, et notre mini-foire, un microcosme de la foire, avec d'autres gens en train de vendre des choses pour une livre. Mais en général, les Flea Market parlent plus d'une communauté que du commerce de l'art. »

Ils sont aussi l'occasion, pour les artistes qui veulent bien jouer le jeu, d'une réinterprétation de leur oeuvre, livrée ici en kit, à la faveur d'éléments malicieusement adaptés au contexte, extirpés du processus créatif, volontairement désacralisés dans le pur esprit du vide-grenier, ou au contraire volontairement boostés par la valeur ajoutée du lieu. Natacha Lesueur, qui vendait plusieurs de ses coiffes vertigineuses décorées de fleurs en tissus fanées ou d'oiseaux empaillés (250 euros), était venue en bande, aux côtés de Brice Dellsperger, Michael Roy et Anastasio Costoso. « Nous vendons des accessoires d'oeuvres, des éléments ayant servi à la réalisation de photos, de dessins, de films... Le concept de notre stand, c'est tout simplement le fait que l'on soit amis, et que les choses vendues puissent renseigner nos façons de travailler, sur certaines références communes ».

« Nous avons apporté des choses provenant de l'atelier et du grenier », commentait Michael Roy, qui avait vendu plusieurs volumes de son Journal de Laura Palmer réadapté, ainsi que des posters suintant d'érotisme (2 euros) – les patrons servant à réaliser ses dessins. En plus de faire le ménage dans sa collection de peluches et de VHS, Brice Dellsperger revendait certains costumes utilisés pour

sa série vidéo Body Double, qui reproduit à l'identique des monuments cinématographiques de Kubrick, De Palma ou Zulawski. « J'ai choisi des pièces funky pour un stand funky. J'ai notamment vendu un manteau de fourrure à Orlan, celui que portait Jean-Luc Verna dans ma reprise d'"Eyes Wide Shut". »

À deux pas de là, la même Orlan animait un stand sculptural, fait de livres d'artiste, de monographies, et d'une foule de goodies orlaniens, surmontés d'un téléviseur à tête d'Orlan commentant son oeuvre de 1977, Le Baiser de l'artiste, happening dans lequel elle proposait au public un « vrai baiser d'artiste », avec la langue, pour cinq francs de l'époque. Scandale de la Fiac, l'oeuvre posait déjà, entre autres, les questions du rapport de l'artiste à l'argent, et du retrait du système marchand. Pas si loin du marché de Rob Pruitt. Sur l'écran, Orlan affirmait « adorer vendre » mais détester « être une marchandise. »

« J'aime vendre et être une marchandise », nous répondait Rob Pruitt, la veille. « Hier, j'ai eu 48 ans, et j'ai commencé ma carrière à 25 ans. Il y a eu des années de succès, et d'autres pendant lesquelles je pouvais tout juste payer mon loyer. L'argent pour moi est une question pratique. J'aime vendre, car ensuite je peux payer plus mes assistants, faire des projets plus importants. J'aime le succès aussi, l'un va avec l'autre. Et le succès, c'est vendre de plus en plus de toiles. »

Samedi soir, l'artiste vendait plusieurs animaux faits à partir de coussins Ikéa. Leurs prix de 50 euros correspondait au prix de la matière première multiplié par deux. Tout comme ses dessins sur mouchoirs, vendus 5 euros, ses animaux-coussins sont partis comme des petits pains. Auront-ils une valeur sur le marché secondaire ? En plus d'initier une belle rencontre avec le public, le « Flea Market » rendait finalement encore plus visibles, et encore plus ténues, les limites d'évaluation d'une oeuvre, en fonction de ses conditions de réalisation et d'exposition.

Le stand « Tropical Minimal » de Bruno Peinado mêlait allègrement les pratiques et les prix, dans un esprit de kermesse ludique et gentiment commerciale. « Ici nous mixons plusieurs ingrédients, comme dans un bon cocktail. Nous avons un DJ set de Charlie Qoso, qui de 16h à minuit, va passer un mélange de House et de musique de Bamako. Mes étudiants des Beaux Arts de Quimper s'occupent de vendre des cocktails (Spritz, Tequila Sunrise et autres, pour 2 euros). De mon côté, je dédicace ma dernière monographie, et je participe, avec les étudiants, à un sweat shop au sein duquel nous fabriquons les oeuvres à la demande, en instantané, sur des tissus wax, des torchons, ou des tableaux industriels soit-disant exotiques. Nous y appliquons par exemple des pochoirs de Smiley à la bombe. » À 100 euros pièce, signés par l'artiste, les toiles avaient à peine le temps de sécher qu'elles étaient déjà achetées. « L'idée était de jouer avec cette invitation, jouer sur le second degré, s'accaparer des formes et les remettre en perspective. Et s'amuser ! »

Et pourquoi pas troquer ? Sur le stand du Plateau, c'est ce que proposait Mark Geffriaud, qui troquait des bières brassées en famille. À chaque acheteur potentiel d'évaluer sa bouteille. D'un t-shirt d'artiste à des pochettes de sequins à broder, en passant par des échantillons de cosmétiques, les monnaies d'échanges fourmillaient d'impro, une gorgée de bière ayant même été négociée au prix d'un timbre poste.

Le stand d'Objet Sens-Fonction, un site web proposant des objets d'artistes au prix de leur fabrication, on vendait des T shirts sérigraphiés « Soldes » de Jean Luc Moulène (15 euros), ainsi que des savons estampillés « Crise » de Frédéric Héritier (5 euros). Le manifeste d'OSF prévoit une édition de chaque objet à 5000 exemplaires numérotés. À la Monnaie, les acheteurs d'un t-shirt ou d'un savon repartaient donc avec un véritable certificat d'authenticité, à conserver en cas de revente du produit après épuisement des stocks. Les prochains projets d'Os f ? Jean -Luc Moulène travaille sur un costume trois-pièces en bleu de travail, au prix réel d'un bleu de travail, pour un ouvrier classe (un fantasme vendu et revendu à prix d'or par le prêt à porter de luxe). Quant à Frédéric Héritier, il est en train de mettre au point « un coussin fabriqué avec l'intérieur d'un cubi de vin rempli d'hélium, argenté comme les fameux coussins volants de Warhol. » Très solide, ce nouveau type de coussin permettra une véritable assise, à laisser s'envoler au plafond après usage. Son coût sera de 10 euros. Le projet d'Os f, ici clairement explicité, c'est de « jouer sur tous les tableaux », ne pas refuser l'idée de l'institution, mais permettre au visiteur de « repartir avec les pièces du musée. »

Pierre Ardouvin, lui, permettait de repartir avec des multiples de son installation de 2000 : « Souvenir, l'Été indien » (des portants de robes fleuries sous plastique se balançant au son de versions diverses de l' « Été Indien » de Joe Dassin). Pour le « Flea Market », l'artiste avait chiné d'autres robes, un peu partout en France. Devenues ici des ready made, elles étaient vendues 50 euros.

Et pour finir ces emplettes de l'art, Camille Henrot, une adepte des marchés aux puces semi improvisés du XXème arrondissement, vendait du papier d'emballage au mètre, sur un dérouleur mis en scène comme une sculpture. « Ça m'a permis de travailler le dessin en fonction du rythme », précisait-elle. « Au bout de quatre mètres, la main est lassée de dessiner la même chose, elle invente un autre motif. Sur 100 mètres, le geste de dessiner, de changer de motif, se rapproche de l'écriture automatique. » Curieusement, le public emportait précieusement ses pans de dessins automatiques, vendus 10 euros le mètres, sans pour autant passer par la case « emballage ». Malgré tous ces beaux efforts d'artistes, le public conserverait-il un regard de spéculateur invétéré ? Après tout, nous étions à la Monnaie.